

beaux psaumes, le psaume *Exurgat Deus*, « une chanson de corps de garde. » Et il avait fait en effet lui-même d'un verset parodié de ce chant magnifique¹ une chanson de corps de garde :

Ayez soin, mes chers amis,
De prendre tous les petits,
Encore à la mamelle.
Vous écraserez leur cervelle
Contre le mur de l'infidèle,
Et les chiens s'engraissent
De ce sang qu'ils lècheront.

« Il était si *charmé de ce petit morceau*, raconte la Harpe, que je le lui ai entendu chanter pendant trois mois². » Mais ce sont surtout ses écrits en prose qui contiennent les attaques les plus odieuses contre nos Livres Saints.

La Bible enfin expliquée, qui parut seulement deux ans avant sa mort, reproduit, dit avec raison un de ses historiens, « toutes les sottises et saletés répandues en cent endroits de ses œuvres, et amoncelées dans ce volume comme dans un cloaque³. » Si les autres écrits des dernières années de Voltaire contre l'Écriture ne sont pas tous aussi violents, ils n'en valent pourtant guère mieux. A mesure qu'il vieillissait, sa haine contre la re-

¹ Ps. LXVII, 24. Voltaire y parodie aussi le Ps. CXXXVI, 9.

² La Harpe, *Le Psautier*, p. 25. « Qu'aurait dit Voltaire, observe justement La Harpe, p. 21, si l'on avait jugé *Zaire* sur la parodie des *Enfants trouvés*, et *Andromaque* sur la *folle Querelle*? C'est pourtant ce qu'il faisait et ce qu'il voulait qu'on fit pour David. »

³ U. Maynard, *Voltaire*, t. II, p. 542. *La Bible enfin expliquée* fut spécialement réfutée par l'abbé Clémence. Voir t. I, p. 43.

ligion semblait s'accroître. Plus il se donnait de torts envers elle, plus il la détestait et plus il la poursuivait de ses sarcasmes et de ses violences. En 1760, à l'âge de 66 ans, il commence à ne plus appeler le Christianisme par son nom et à le désigner par l'épithète la plus outrageante, l'Infâme. « Avec une fureur qui n'a pas d'exemple, cet insolent blasphémateur en vient à se déclarer l'ennemi personnel du Sauveur des hommes; il ose, du fond de son néant, lui donner un nom ridicule; et cette loi que l'Homme-Dieu apporta sur la terre, il l'appelle l'*infâme*. Abandonné de Dieu, qui punit en se retirant, il ne connaît plus de frein¹. » « Je voudrais que vous écrasassiez l'infâme, écrit à d'Alembert le vieillard de Ferney, c'est là le grand point². » La même année, il écrivait à la comtesse d'Argental : « Mon aversion pour cet infâme ne fait que croître et embellir³. » L'année suivante, au comte d'Argental : « Plus je vieillis, plus je suis hardi⁴. » Et en effet, il redoublait de violences et il accumulait écrits sur écrits contre tout ce qui est sacré. En 1761, il disait à Damilaville : « Courez tous sus à l'infâme habilement. Ce qui m'intéresse, c'est la propagation de la foi, de la vérité, le progrès de la philosophie et l'avilissement de l'infâme⁵. » En 1763, il écrit au même : « Notre grande affaire est d'écraser l'in-

¹ De Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, 4^e Entretien, 2 in-8^o, Paris, 1822, t. I, p. 275-276.

² Lettre du 23 juin 1760, *Œuvres*, t. X, p. 560. Voltaire n'ose pas cependant écrire le mot en toutes lettres, il écrit « l'inf... »

³ Lettre du 13 octobre 1760, t. XII, p. 128.

⁴ Lettre du 10 mars 1761, t. XII, p. 187.

⁵ Lettre du mois de mai 1761, t. XII, p. 203.

fâme¹. » Depuis 1762, il signait la plupart de ses lettres à Damilaville : « Écrasez l'infâme². » En 1764, il lui écrit encore : « Dès que j'ai un moment de relâche à mes maux, je songe à porter les derniers coups à l'infâme. » Et il signe et termine ainsi cette lettre : « Adieu, mon cher frère, vous êtes ma consolation, et vous m'engagez à être plus que jamais : *Écr. l'inf.*³. » Quelques mois plus tard, il dit toujours au même : « Je suis bien malade, mais je combats jusqu'au dernier moment pour la bonne cause. *Écr. l'inf.*⁴. » A la fin de la même année : « Nous avons fait quelques pas dans le vestibule de la raison. Courage, mes frères, ouvrez les portes à deux battants et assommez les monstres qui en défendent l'entrée. *Écr. l'inf.*⁵. » Nous n'en finissons pas, si nous voulions rapporter seulement les traits les plus forts de cette haine dont il n'a peut-être pas existé un autre exemple pareil dans l'histoire.

Le 15 décembre 1764, il écrivait à Damilaville, celui de ses correspondants avec qui il s'entretenait le plus volontiers de ses projets contre le Christianisme : « Mourrai-je sans avoir vu les derniers coups portés à l'hydre abominable qui empeste et qui tue⁶? » Il espérait bien que non. Un jour qu'il avait à souper à Ferney une dizaine de philosophes, l'un d'eux s'écria, en regardant

¹ Lettre du 1^{er} décembre 1763, t. XII, p. 426.

² Lettre du 26 juillet 1762, t. XII, p. 319; cf. p. 343 et suiv.

³ Lettre du 1^{er} juin 1764, t. XII, p. 477, 478.

⁴ Du 24 juillet 1764, t. XII, p. 495.

⁵ Du 11 décembre 1764, t. XII, p. 526.

⁶ Du 15 décembre 1764, t. XII, p. 527.

la compagnie : « Messieurs, je crois que le Christ se trouvera mal de cette séance. » Une pareille réflexion était ce qui pouvait chatouiller le plus l'orgueil de Voltaire, qui s'empressa de tout raconter à d'Alembert¹. Son infatuation croissait avec l'âge; il en vint à se persuader qu'il anéantirait la religion chrétienne. « Je suis las de leur entendre répéter qu'il n'a fallu que douze hommes pour fonder leur religion; je leur montrerai bien qu'il n'en faut qu'un pour la détruire. » Il se faisait ainsi un point d'honneur d'abattre le Christianisme. Nous lisons dans une de ses lettres à d'Alembert : « Hérault disait un jour à l'un des frères : *Vous ne détruirez pas la religion chrétienne.* — C'est ce que nous verrons, dit l'autre². » Cet autre était Voltaire lui-même. Mais Hérault avait raison. En 1758, le chef des philosophes écrivait à d'Alembert : « Dans vingt ans, Dieu aura beau jeu³. » Vingt ans après la date de cette lettre, Voltaire mourait, et le Christianisme est aujourd'hui aussi vivant que jamais. Le 30 mai 1778, le patriarche des incrédules expirait dans la rage et le désespoir, en répétant : « Je suis abandonné de Dieu et des hommes! » Tour à tour, il invoquait et blasphémait le Dieu qu'il avait outragé. « Tantôt d'une voix lamentable, tantôt avec l'accent du remords, plus souvent dans un accès de fureur, il s'écriait : « Jésus-Christ! Jésus-Christ!⁴! »

¹ Lettre du 7 septembre 1764, *Œuvres*, t. x, p. 617.

² Lettre à d'Alembert, 20 juin 1760, t. x, p. 560.

³ Lettre du 25 février 1758, à d'Alembert, t. x, p. 549.

⁴ U. Maynard, *Voltaire*, t. II, p. 617. Voir *ibid.*, p. 617-618, les affreux détails de cette mort horrible. Cf. A. Barruel, *Mémoires*

De tout temps, Voltaire a eu des admirateurs sans retenue et des juges sans merci. Les panégyristes, aveuglés par leurs préjugés irréli­gieux, ne veulent point reconnaître de tache dans leur idole; les censeurs, frappés de l'énormité du mal qu'a fait cet homme, étalent impitoyablement ses vices et ses défauts. Un de ses historiens résume ainsi la vie de son héros : « De tous les faits qui ont été rapportés, on doit conclure qu'Arouet Voltaire fut mauvais fils, mauvais citoyen, ami faux, envieux, flatteur, ingrat, calomniateur; intéressé, intrigant, peu délicat, vindicatif; ambitieux de places, d'honneurs et de dignités; hypocrite, avare,

pour servir à l'histoire du Jacobinisme, 5 in-8°, Hambourg, 1798, t. 1, p. 387-388. Le comte d'Allouville raconte ce qui suit, dans ses *Mémoires secrets de 1770 à 1830* (6 in-8°, Paris, 1838-1845), t. 1, p. 71-72 : « Je rencontrais souvent dans le monde M. de Fusée (Voisenon)... Fusée me disait un jour : [Mon oncle] croyait certainement au diable, qu'il voyait près de son lit; et il en a été de même de Voltaire. — Quoi! Voltaire? Tout ce qu'on a dit sur ses derniers moments était donc faux? — Très faux. Demandez à Ville­vieille, à Villette : ils ne le nieront pas devant moi, qui comme eux ai vu sa rage, entendu ses cris : *Il est là, il veut me saisir!* disait-il en portant des regards effarés vers la ruelle de son lit. *Je le vois. Je vois l'enfer. Cachez-le moi!* Cette scène faisait horreur. — Quelques années après, je racontais cela à un nommé Hardi, commis-voyageur d'un gros négociant de Rouen, et il ne le voulait pas croire; mais un valet de chambre de Voltaire, qui venait souvent chez lui, interrogé sur ce sujet, lui confirma les détails donnés par moi d'après le comte de Fusée. Que les physiologistes, que les mystiques expliquent cela selon leurs idées : quant à moi, je n'ai voulu qu'exposer ici un fait. » — Tronchin le médecin de Voltaire, dans une lettre à Bonnet, parle aussi de l'horreur des derniers moments du chef des philosophes. Voir D. Strauss., *Werke*, t. XI, p. 232.

intolérant, méchant, inhumain, despote¹, » et, ajoute un autre historien, « impie, blasphémateur, sacrilège, menteur, violent². » Ce qu'avancent ces deux historiens, ils le prouvent. Mais il est juste aussi de le remarquer, ils ne nous présentent leur personnage que sous son mauvais jour. Sabatier de Castres nous a fait connaître plus exactement Voltaire, quand il a dit : « De grands talents, et l'abus de ces talents porté aux derniers excès³; des traits dignes d'admiration, une licence monstrueuse; des lumières capables d'honorer son siècle, des travers qui en sont la honte; des sentiments qui ennoblissent l'humanité, des faiblesses qui la dégradent; tous les charmes de l'esprit, et toutes les petites passions; l'imagination la plus brillante, le langage le plus cynique et le plus révoltant; de la philosophie et de l'absurdité; la variété de l'érudition et les bévues de l'ignorance; une poésie riche et des plagiats manifestes: de beaux ouvrages et des productions odieuses; de la hardiesse, et une basse adulation; des hommages à la religion, et des blasphèmes; des leçons de vertus, et l'apologie du vice; des anathèmes contre

¹ Lepan, *Vie de Voltaire*, 4^e édit., in-8°, Paris, 1824, p. 368. Il donne en note les preuves de chacune de ces qualifications, justifiées par des faits et des textes indiscutables.

² Paillet-de-Warcy, *Histoire de Voltaire*, Paris, 1824, t. 1, p. 418.

³ « Ceux qu'on accuse d'être ses détracteurs, en rendant justice à ses talents, détestent l'usage qu'il en a fait, qui leur paraît un abus coupable des plus beaux dons de l'esprit; et ceux qui se donnent pour ses plus zélés partisans, admirent ce talent, précisément à cause de cet abus. » De Bonald, *Œuvres*, 12 in-8°, Paris, 1819, t. x, p. 2.

l'envie, et l'envie avec tous ses accès; des protestations de zèle pour la vérité, et tous les artifices de la mauvaise foi; l'enthousiasme de la tolérance, et les emportements de la persécution¹, » voilà Voltaire. « Cette grande gloire est bien mêlée, concluons-nous avec Villemain; cette statue d'or a des pieds d'argile². » Et ces pieds, pourrait-on ajouter, sont dans la fange.

L'argile, la boue de la statue de Voltaire, ce sont les immoralités de ses écrits et surtout ses attaques contre la révélation et nos Saintes Écritures. « Je voudrais de tout mon cœur, écrivait-il un jour, manger du fruit qui pendait à l'arbre de la science... Je voudrais parler aussi au serpent, puisqu'il avait tant d'esprit³. » S'il n'avait pas parlé au serpent, il en avait du moins la malice et aussi la méchanceté, et, pendant toute sa vie, il a joué le rôle du diable⁴. Jamais homme n'a été plus injuste et plus ingrat que lui envers le Christianisme. « Il poursuit, à travers soixante-dix volumes, ce qu'il appelle l'*infâme*, et les morceaux les plus beaux de ses

¹ *Les trois siècles de la littérature française*, 4 in-12, Amsterdam (Paris), 1774, t. IV, p. 202-203.

² *La littérature au XVIII^e siècle*, 4 in-12, Paris, 1854, t. I, p. 15.

³ *Les questions de Zapata*, 110, *Œuvres*, t. VI, p. 286.

⁴ David Strauss lui-même a dit de Voltaire : « Der platonische Sokrates sagt einmal, er prüfe sich selbst, ob er wohl ein Thier sei, noch verschlungener und ungethümer als Typhon, oder ein zahmeres und einfacheres Wesen, das einer göttlichen und reinen Natur theilhaftig geworden. Von Voltaire müssen wir leider sagen : er gehörte zu der ersteren Klasse ; oder das Stück göttlicher Natur, das ihm nicht fehlte, war doch in das dämonische und typhonische Gewire bis zum Unlösbaren verschlungen. » Strauss, *Voltaire*, VI, p. 341.

écrits sont inspirés par la religion¹. » « Quand Voltaire, comme auteur tragique, sentait et pensait dans le rôle d'un autre, il était admirable; mais quand il reste dans le sien propre, il est persifleur et cynique². » Persifflage, cynisme, raillerie de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, c'est là toute la théologie et toute l'exégèse de Voltaire³.

Son nom est ainsi devenu synonyme d'irréligion et d'impiété. « Le nom de Voltaire, dit Lord Brougham, rappelle d'abord à chacun l'idée, non pas tant d'un philosophe dont les longues recherches l'ont porté à douter des bases de la religion, même à méconnaître ses vérités, que d'un ennemi acharné de toute foi dans les choses du monde spirituel; ennemi dont les attaques furent dirigées par des passions malignes, appuyées par des moyens peu scrupuleux, et poursuivies à l'aide des traits empoisonnés du ridicule bien plus que des armes honnêtes de l'argumentation... On ne peut exempter Voltaire de blâme, pour la manière dont il a attaqué

¹ Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, in-12, 1868, p. 191.

² De Stael, *De l'Allemagne*, in-12, 1869, p. 434.

³ Ce qu'il y a de plus étonnant chez un littérateur comme Voltaire, c'est qu'il n'a même jamais apprécié les beautés littéraires de la Bible, tant son aversion pour tout ce qui tenait au Christianisme était profonde. Le Nouveau Testament n'a aucune valeur littéraire à ses yeux, l'Ancien n'en a guère. Il était d'ailleurs incapable de sentir et d'apprécier le naturel et le vrai. Voir Bungener, *Voltaire et son temps*, in-12, Paris, 1851, t. I, p. 312. On ne trouve dans les Œuvres de Voltaire que quelques mots raisonnables sur la poésie des Hébreux : *Aux auteurs de la Gazette littéraire*, XVI, *Œuvres*, t. IX, p. 249.

les opinions religieuses et outragé les sentiments de ceux qui croyaient. Là, il est sans défense¹. »

Ces paroles sont d'un ami de Voltaire, à qui elles sont arrachées par la force de la vérité. Il est très vrai qu'il ne s'est point servi contre la révélation et l'Écriture « des armes honnêtes de l'argumentation. » Il suffit de jeter un coup d'œil sur ses écrits anti-chrétiens pour en être aussitôt convaincu. C'est ce que nous allons montrer en étudiant les procédés de polémique de Voltaire.

¹ *Voltaire et Rousseau*, in-8°, Paris, 1845, p. 2, 16.

II.

LES PROCÉDÉS DE POLÉMIQUE DE VOLTAIRE
CONTRE LES ÉCRITURES.

L'arme unique qu'emploie contre l'Écriture le chef de l'incrédulité, c'est la plaisanterie. Voltaire est le Scarron de la Bible. Il ne la discute pas, il ne la critique pas, il la parodie et la bafoue. Il est tour à tour railleur, caustique, bouffon, burlesque, *scurrilis*, comme disaient les Latins, jamais sérieux. Pas de raisonnements, rien que des pointes, du fin ou du gros sel et plus souvent du gros que du fin. C'est un spectacle de la foire, un jeu de marionnettes, des scènes de Guignol. L'ironie hautaine que nous avons rencontrée dans lord Shaftesbury n'a que des traits émoussés contre la révélation, à côté de ceux de Voltaire. Celui-ci savait bien ce qu'il faisait en accablant les Écritures de sarcasmes. Il voulait arriver à ruiner le Christianisme, et, à ses yeux, c'était le moyen le plus efficace. Écrivant à d'Argental au sujet de son *Essai sur les mœurs*, où on lit tant de plaisanteries impies et indécentes contre les Livres Saints, il lui disait : « J'ai pris les deux hémisphères en ridicule :

*c'est un coup sûr*¹. » Il n'avait que trop raison ; le coup était sûr. « Vous demandez qui nous défera des *Omérites*, ce sera vous, ... en vous moquant d'eux tant que vous pourrez, et en les couvrant de ridicule par vos bons mots, lisons-nous dans ses lettres à d'Alembert. Notre nation ne mérite pas que vous daigniez raisonner beaucoup avec elle, mais c'est la première nation du monde pour saisir une bonne plaisanterie... Je ne vous demande que cinq à six bons mots par jour [pour écraser l'*infâme* (le Christianisme)]; cela suffit; il n'en relèvera pas. Riez, Démocrite; faites rire, et les sages triomphent². »

C'est par sa verve intarissable, par ses inépuisables railleries, tantôt piquantes, tantôt saugrenues, spirituelles d'ordinaire, trop fréquemment honteuses et dégoûtantes, qu'il a étouffé la foi dans un grand nombre d'âmes. Ce n'est pas un titre de gloire pour la France du XVIII^e siècle de s'être laissé prendre aux bouffonneries de Voltaire. Les savants étrangers, y compris les librepenseurs, n'ont pas manqué d'en tirer une preuve du caractère léger et superficiel qu'ils reprochent à notre nation³, et il faut avouer que nous serions embarrassés

¹ Lettre du 15 octobre 1754, t. XI, p. 702. Il y appelle aussi son *Essai sur les mœurs* « l'*Essai* sur les sottises de ce globe. »

² Voltaire à d'Alembert, 15 septembre 1761 ; 30 janvier 1764, *Œuvres*, t. X, p. 575 ; 607.

³ Il n'ont qu'à citer Voltaire pour nous accuser de légèreté et d'enfantillage. « On les gouvernait (les Français) comme des enfants à qui l'on prodigue les jouets pour les empêcher de crier... Les Germains sont les vieillards de l'Europe, les peuples d'Albion sont les hommes faits, les habitants de la Gaule sont les enfants, et j'aime

pour nous défendre, si toutes les époques de notre histoire ressemblaient à celle dont Voltaire a été le guide et l'oracle.

Les procédés dont s'est servi le patriarche de l'incrédulité pour tourner en ridicule les Livres Saints sont ceux de tous les bouffons. Il est facile à un caricaturiste, qui a du talent, de défigurer et de rendre risible le plus beau des chefs-d'œuvre. Que Cham prenne une statue de Phidias, qu'il en altère les proportions, qu'il détruise l'harmonie des lignes, et cette statue qui élevait l'âme et ravissait d'admiration, maintenant dénaturée, ne provoque plus que le rire. Voltaire avait assurément beaucoup d'esprit, et son esprit, aiguisé par son incrédulité, le portait à ne voir dans ce qu'il y a de plus grand et de plus sacré que ce qui pouvait prêter matière à sa malignité native. Il altère, il transforme tout pour lui donner un air difforme et ridicule. A une figure il ajoute un pli et la rend ainsi grimaçante. A une autre, il prête des contorsions qui changent un saint en personnage de farce. Il fausse habilement le sens de la parole de Dieu et souvent sans presque paraître y toucher. Ici il exagère, là il atténue une métaphore évangélique, et dans les deux cas, par ces dégradations méchantes, il travestit le langage sacré pour le rendre risible ou odieux. La Genèse nous dit qu'Ésaü poussa de grands cris, lorsqu'il sut que Jacob lui avait ravi la bénédiction paternelle. Voltaire traduit : « Ésaü se mit à

à jouer avec eux. » *La Princesse de Babylone*, § X, *Œuvres*, t. VIII, p. 498-501. Strauss n'a pas manqué de relever cette phrase contre nous dans son *Voltaire*, p. 196.

braire¹. » Que devient sous sa plume la belle parabole des talents? Une recommandation de l' « usure²! » La maladie de Nabuchodonosor, qui se croit changé en bœuf, il l'appelle une « métamorphose » biblique, pour faire penser le lecteur aux fabuleuses métamorphoses d'Ovide³. Il veut faire prendre à la lettre, sans tenir compte du caractère des langues orientales, les paroles

¹ *La Bible enfin expliquée*, t. VI, p. 353. Le texte hébreu dit qu'Ésaü poussa des cris, Gen., XXVII, 34. La Vulgate traduit : *irrugit clamore magno*. Le verbe *irrugire* exprime le rugissement du lion. Cette métaphore n'est pas dans l'original. Voltaire se garde bien de traduire *irrugire*, qui exprime une image noble; il traduit, pour faire rire, comme s'il y avait *rudere*, *braire*, faisant exactement ce qu'avait fait Scarron pour travestir Virgile.

² « Il (Jésus-Christ) ne parle que de jeter dans les cachots les serviteurs qui n'ont pas fait valoir l'argent de leur maître à usure. » *Dieu et les hommes*, ch. XXXIII, *Œuvres*, t. VII, p. 250.

³ *Traité de la tolérance*, p. 138, dans Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, 1827, t. III, p. 122 : « On voyait alors des métamorphoses telles que celle de Nabuchodonosor changé en bœuf, de la femme de Loth en statue de sel, de cinq villes en un lac bitumineux. » Cf. *Un chrétien contre six juifs*, §§ XXXIX et XL, t. V, p. 144-145; *Genèse*, t. VI, p. 347, etc. — Voltaire, abusant du double sens du mot latin *pinguis*, traduit le verset 16 du Ps. LXVII (*Exurgat Deus*) : « La montagne de Dieu est grasse : pourquoi regardez-vous les montagnes grasses? » La Harpe, qui rapporte cette traduction, *Lycée*, 1820, t. II, p. 413, observe avec raison : « Si l'on traduisait ce vers [de Virgile], tiré de la description de l'Etna :

Attollitque globos flammarum, et sidera lambit;
Il élève des globes de flamme, et lèche les astres,

est-ce Virgile qu'on nous aurait montré?... Il [Voltaire] feint d'ignorer que le mot *pinguis*, qui en latin est du style noble, signifie aussi bien fertile que gras; mais il lui fallait le mot *gras* et *grasses* pour faire rire. »

de Jésus-Christ déclarant qu' « il faut haïr son père et sa mère¹. » Jamais on n'a poussé plus loin et à plus mauvaise fin l'abus des mots et des figures de rhétorique.

D'autres fois, il s'en prend aux faits eux-mêmes. Il en grossit les proportions, il attribue, par exemple, à Salomon « quarante mille écuries et autant de remises pour ses chariots², » et au paradis terrestre une superficie de 1800 lieues, chose dont le texte sacré ne dit rien, mais qu'il invente lui-même pour en conclure que « Adam et Ève auraient eu bien de la peine à cultiver un si grand jardin³ » et que « c'est beaucoup (d'écuries et de remises) pour un *melk* juif qui ne fit jamais la guerre⁴. »

C'est ainsi qu'en ajoutant un détail, ou bien en le supprimant, il cherche à rendre un récit invraisemblable et altère la physionomie d'un personnage ou d'un fait. Il ne recule devant aucune falsification, devant aucun mensonge, devant aucune calomnie, pour arriver à ses fins. Tout lui semble permis contre la Bible. Il écrivait un jour avec cynisme à l'une de ses âmes damnées, Thieriot :

Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal; c'est une très grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais

¹ « Il (Jésus-Christ) a déclaré qu'il faut haïr son père et sa mère, etc. » *Dieu et les hommes*, t. VI, p. 250.

² *Dictionnaire philosophique*, art. *Juifs*, § L, t. VII, p. 756.

³ *La Bible enfin expliquée*, *Genèse*, *Œuvres*, t. VI, p. 337.

⁴ *Lettres de quelques Juifs*, t. III, p. 322. Un peu modifié dans le *Dictionnaire philosophique*, art. *Salomon*, t. VII, p. 207.

hardiment et toujours... Mentez, mes amis, mentez; je vous le rendrai dans l'occasion¹.

Ce qu'il conseillait aux autres, il le pratiquait largement lui-même, surtout contre la Bible. La manière dont il dénature volontairement, sciemment, un passage d'Ézéchiël, nous en fournit une preuve caractéristique. « Ézéchiël, dit-il, promet aux Juifs, pour les encourager, qu'ils mangeront de la chair humaine². » Accuser les Juifs d'anthropophagie, c'est une accusation grave. Sur quoi s'appuie-t-elle donc? Voltaire va nous le dire dans ses *Additions à l'histoire*³ : « Le prophète Ézéchiël promet aux Hébreux, de la part de Dieu, que, s'ils se défendent bien contre le roi de Perse, ils auront à manger de la chair de cheval et de la chair de cavalier. » Dans le *Dictionnaire philosophique*, nouvelle affirmation, nouvelle insistance : « Il faut bien que les Juifs du temps d'Ézéchiël fussent dans l'usage de man-

¹ 21 octobre 1736, t. XI, p. 218. Il s'agit de mentir pour ne pas révéler que la comédie de *l'Enfant prodigue* est de Voltaire. Ses apologistes ont tenté de le justifier en alléguant que ce n'était là qu'un cas accidentel et particulier. C'est bien déjà quelque chose, même avec cette restriction. D'ailleurs toute la vie de Voltaire prouve que ce ne fut pas seulement pour lui un cas particulier, mais universel.

² *Traité de la tolérance*, dans Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, 1827, t. II, p. 231. Ce passage n'existe plus dans le *Traité sur la tolérance*, et nous le citons, comme quelques autres qui vont suivre, d'après les premières éditions, dont s'est servi l'abbé Guénée. Cf. dans Guénée, *Avis de l'éditeur*, t. I, p. VI.

³ Dans Guénée, *Lettres*, t. II, p. 232. Ce passage se lit aujourd'hui dans le *Dictionnaire philosophique* (avec l'addition, « selon quelques commentateurs, ») art. *Anthropophages*, t. VII, p. 118.

ger de la chair humaine, puisqu'il leur prédit, chap. 39, que, s'ils se défendent bien contre le roi de Perse, ils mangeront non seulement les chevaux, mais encore les cavaliers et les autres guerriers. Cela est positif¹? »

Cela est positif! Cela se lit dans le chapitre XXXIX d'Ézéchiël! Ouvrons donc le prophète; qu'y lisons-nous? « Fils de l'homme, dis aux oiseaux de proie et à tous les animaux carnassiers : Venez, hâtez-vous..., et vous serez rassasiés à ma table de la chair du cheval, du cavalier belliqueux, et de tous leurs guerriers². » Où sont donc les Juifs dans ce passage? — Ils n'y sont pas. C'est Voltaire qui les y a mis; de sa propre autorité, il les substitue aux oiseaux de proie et aux bêtes sauvages dont parle le prophète, et voilà comment il démontre que les Juifs étaient des cannibales!

Était-ce du moins de sa part une erreur involontaire? Pas le moins du monde. Le texte d'Ézéchiël est si clair que l'on ne peut s'y méprendre. Il savait très bien qu'il s'agissait des animaux carnassiers, non des Juifs. La preuve en est que, pour se justifier, il est réduit à inventer le singulier raisonnement que voici : M. l'aumônier Clopcicre, c'est-à-dire Voltaire, dit au sujet du passage d'Ézéchiël que nous venons de rapporter : « Puisqu'il est ici parlé de *table*, ces versets doivent s'appliquer aux Juifs, parce que, dit-il, les animaux

¹ Art. *Anthropophages*, ancienne rédaction (Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, t. II, p. 232). Cf. *Œuvres*, t. V, p. 118, note. Voltaire n'ose plus écrire : « Cela est positif. »

² Ezéch., xxxix, 17-20.

carnassiers ne mangent point à table¹. » Comme si tout le monde ne disait pas que les chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ! Le texte parle de la table de Dieu, non de celle des bêtes féroces. Et c'est en abusant ainsi d'une métaphore que le calomniateur de la Bible ose affirmer que les Juifs se nourrissaient de chair humaine !

Cette erreur de l'aumônier Clopicre était si volontaire et si délibérée que, même quand on l'eut publiquement démasquée², il n'en persista pas moins à la soutenir, parce qu'il savait bien que, s'il « mentait » toujours effrontément, il en resterait quelque chose. Dans le *Nota bene* mis à la fin de la première édition du *Traité sur la Tolérance*, il écrit : « On croit s'être trompé dans l'endroit où l'on cite le passage d'Ézéchiel qui promet qu'on mangera le cheval et le cavalier ; cette promesse est faite par le prophète aux animaux carnassiers³. » *On croit*. Le désaveu est modeste, puisqu'il est parfaitement certain qu'on s'est trompé ou plutôt qu'on a trompé, mais enfin, semble-t-il, *habemus confitentem reum*. Ce serait bien peu connaître Voltaire. Pour lui, sacrifier un seul trait contre la Bible, quelque faux, quelque injuste qu'il soit, c'est impossible. Il ajoute aussitôt : « Il y a quatre versets dans lesquels le prophète promet cette

¹ Dans Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, t. II, p. 236, note. Cf. *Dictionnaire philosophique*, art. *Anthropophages*, t. V, p. 118, note ; *Lettre de M. Clopicre à M. Ératou*, t. IX, p. 222.

² Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, t. II, p. 231 et suiv.

³ Dans Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, t. II, p. 237. Ce *Nota bene* n'existe plus dans les éditions des *Œuvres* de Voltaire.

nourriture de sang et de carnage. Les deux derniers *peuvent* s'adresser aux Juifs, comme aux loups et aux vautours, mais les commentateurs les appliquent seulement aux animaux carnassiers¹. » Ce *peuvent* est une trouvaille. Les deux derniers versets ne *peuvent* pas plus s'adresser aux Juifs que les précédents, mais grâce à ce verbe si heureusement employé, la plaisanterie et la calomnie sont sauvées. Cependant ce *peuvent* ne satisfait pas pleinement Voltaire. Dans une nouvelle édition, il ajouta encore cette remarque : « Si quelques commentateurs appliquent ces deux versets aux animaux carnassiers, plusieurs les rapportent aux Juifs². » C'est là un nouveau mensonge. Jamais aucun commentateur n'a rapporté aux Juifs les deux versets d'Ézéchiel dont le sens est aussi clair que le jour ; mais, comme tous les menteurs incorrigibles, Voltaire essaie de justifier un premier mensonge par un second.

Un autre procédé fréquemment employé par Voltaire, dans ses attaques contre l'Écriture, et qui est plus indigne et plus odieux encore, s'il est possible, que ses falsifications et ses mensonges, c'est celui par lequel il cherche à déshonorer et à couvrir d'infamie le plus saint et le plus sacré de tous les livres. L'hébreu, comme les autres langues orientales et en général toutes les langues anciennes, appelle chaque chose par son nom, sans pé-

¹ Dans Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, t. II, p. 237-238. On lit à peu près la même chose dans le *Dictionnaire philosophique*, art. *Anthropophages*, *Œuvres*, t. V, p. 118, note.

² Dans Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, t. II, p. 238 ; *Dictionnaire philosophique*, art. *Anthropophages*, t. V, p. 118.

riphrase et sans voile; il s'exprime à la manière des enfants, avec simplicité et sans malice, et sans attacher à des termes qui seraient choquants pour nos oreilles aucune intention deshonnête ou immorale. Nos langues actuelles, au contraire, sont plus réservées et plus délicates, parce qu'elles ont été épurées par le Christianisme. Le patriarche de l'incrédulité reconnaît ce double fait; il assure que des expressions, malsonnantes dans nos idiomes modernes, ne l'étaient point dans les idiomes anciens¹. Que faut-il conclure de là? Que lorsqu'on traduit les ouvrages de l'antiquité, on doit mettre à la place des expressions alors acceptées celles qui sont usitées et reçues de nos jours. Agir autrement serait donner une idée fausse des auteurs qu'on présente au public. Aussi tous les traducteurs se font-ils un devoir de se conformer aux usages et à la manière de parler de notre époque, comme l'exigent la loyauté et la bonne foi. Voltaire n'a garde d'imiter cette conduite. Loin de là. Il ne connaît aucun scrupule, il n'est arrêté par aucun sentiment de justice et d'équité, dès qu'il peut découvrir une occasion de faire rire de la parole de Dieu. Quand il traduit la Bible, non seulement il ne s'exprime point comme on s'exprimerait aujourd'hui, mais il force la note, il cherche les expressions les plus grossières, et peu satisfait encore de toutes ces indécences, il para-

¹ « Il ne faut pas juger les usages anciens par les modernes... Les expressions qui nous paraissent libres ne l'étaient point alors; les termes qui ne sont point deshonnêtes en hébreu le seraient en notre langue. » *Diction. philosoph.*, art. *Ezéchiél*, t. VII, p. 553, 554. Cf. *Essai sur les mœurs*, introd., XLIII, t. III, p. 58.

phrase, il commente, il délaie, il ajoute même au texte une foule de détails qu'on n'y rencontre pas et qui sont une invention de son imagination corrompue, se complaisant ainsi à se rouler dans la fange et à se vautrer dans la boue.

Voilà par quels moyens malhonnêtes il parvient à tromper des lecteurs prévenus ou ignorants sur le caractère de nos Livres Saints. Il ne nous sied point de rapporter ici un seul exemple de ces profanations abominables de Voltaire. Nous pouvons néanmoins donner un échantillon de sa manière en montrant comment il a travesti un passage d'Ézéchiél, sur lequel il est revenu bien souvent dans ses écrits, comme sur un morceau de choix. C'est une coutume très répandue dans plusieurs contrées de l'Orient¹, où le bois fait presque totalement défaut, de se servir comme combustible des excréments desséchés des bœufs et des chameaux. Cette coutume est imposée par la nécessité; un long usage l'a rendue familière aux habitants qui l'ont pratiquée de génération en génération, et il ne vient à l'esprit de personne de s'en dégoûter ni de s'en offusquer. Encore aujourd'hui, les Arabes voisins de l'Euphrate, dans le pays même où vivait le prophète Ézéchiél, n'ont pas d'autre moyen de

¹ Cette coutume n'est pas du reste exclusive à l'Orient et elle existe, même en France, de nos jours, dans certaines provinces, comme dans quelques parties de la Bretagne où le combustible ordinaire est très rare ou trop coûteux. Ceux qui ont visité le Croisic et d'autres lieux semblables des côtes de l'Océan ont pu voir de leurs yeux préparer le long des murs qui séparent les champs ce combustible primitif.